

LES SECRETS DES GUÉRISSEURS

Au Pérou comme ailleurs, ils étaient considérés
comme folkloriques. Aujourd'hui, chercheurs et patients
occidentaux s'intéressent à leur connaissance des plantes.

Le chaman Juan Flores Salazar se purifie
avant de commencer son rituel sacré. Son
peuple, les Aymara, croit en la présence
d'esprits dans les espèces de cette forêt
comme l'écureuil.

De Emmanuel Raoul
Photographies de Cyril Abad

LE VERT ET LE ROUGE : voilà les couleurs qui englobent le voyageur à Honoria, après deux heures de cahots poussiéreux à partir de Pucallpa. Dans ce village péruvien, l'émeraude de la jungle tranche avec l'ocre du rio Pachitea. Le calme est à peine troublé par le vrombissement des moteurs de pirogues quittant le frêle embarcadère. « La première fois que je suis venue ici, il y a cinq ans, j'étais terrorisée. J'avais l'impression d'être

au bout du monde connu, avoue Adine Gavazzi, anthropologue spécialisée en architecture précolombienne. Depuis, je n'ai jamais cessé d'y revenir, mais en toute sérénité. » Arrivée ici pour ses recherches, elle s'est liée d'amitié avec Juan Flores Salazar, un chaman issu du peuple autochtone ashaninka. Réputé dans tout le Pérou, il est le fondateur du centre de médecine traditionnelle Mayantuyacu (« Esprits de la forêt et de l'eau » en ashaninka).

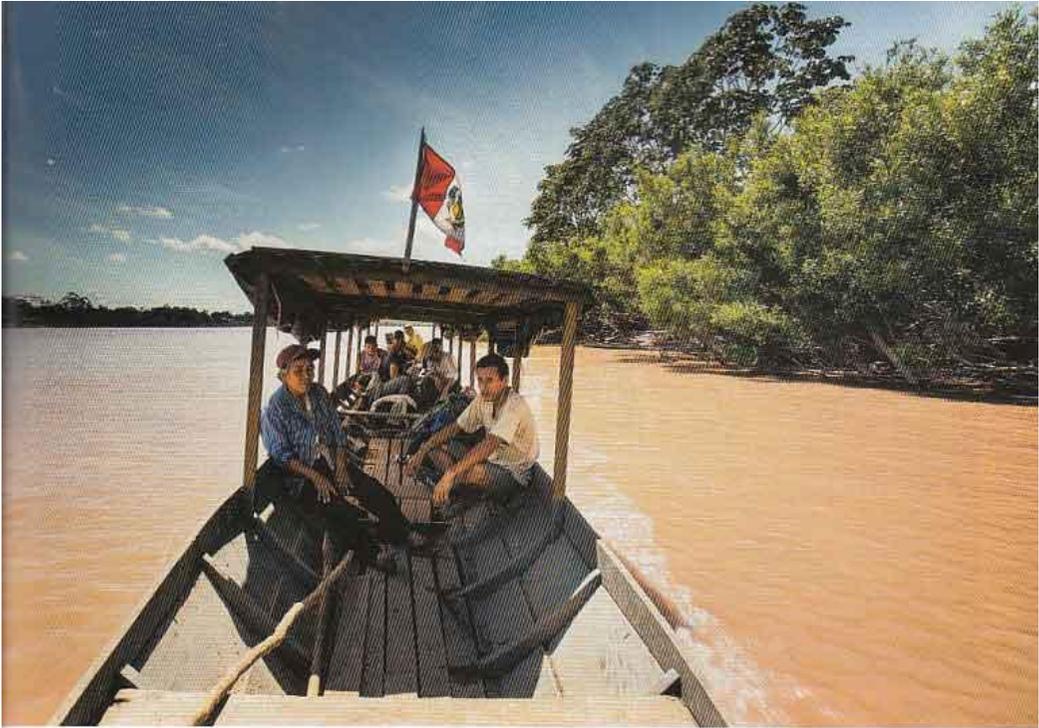
S'il communique chaque nuit avec les esprits, Juan Flores Salazar garde néanmoins un téléphone mobile autour du cou, et porte jeans et tee-shirt. Pommettes saillantes et yeux bridés, l'homme est taiseux, mais nous adresse des sourires bienveillants tandis que la pirogue fend les eaux rougeâtres de la rivière.

Après vingt minutes de navigation, puis une heure de marche dans la jungle, un paysage féérique s'offre à nous : au creux d'un vallon verdoyant, un ruisseau chauffé à 100 °C par un volcan souterrain laisse échapper des fumerolles blanches dans le ciel azur. Plusieurs huttes au toit de palmes sont juchées sur des pilotis. « Cet endroit était sacré pour mes ancêtres, mais j'ai mis des années à le trouver, indique celui que tous appellent Maestro. J'ai suivi un double arc-en-ciel qui partait du rio Pachitea et arrivait ici : il symbolise l'alliance de la volonté des dieux et des êtres humains. »

Aujourd'hui, Juan Flores est le gardien de 180 ha de forêt primaire, un sanctuaire où hommes et plantes veillent les uns sur les autres. « J'ai fondé Mayantuyacu pour pratiquer la thérapie par les plantes et transmettre ce savoir aux générations futures. Les plantes se soucient beaucoup de l'humanité », avance-t-il en arpasant le domaine. Devant les « seigneurs de la forêt », d'immenses arbres âgés de 3 000 ans, Juan Flores chante et souffle des bouffées de tabac. « Les esprits en sont friands, ils se nourrissent de la fumée », explique Adine Gavazzi.

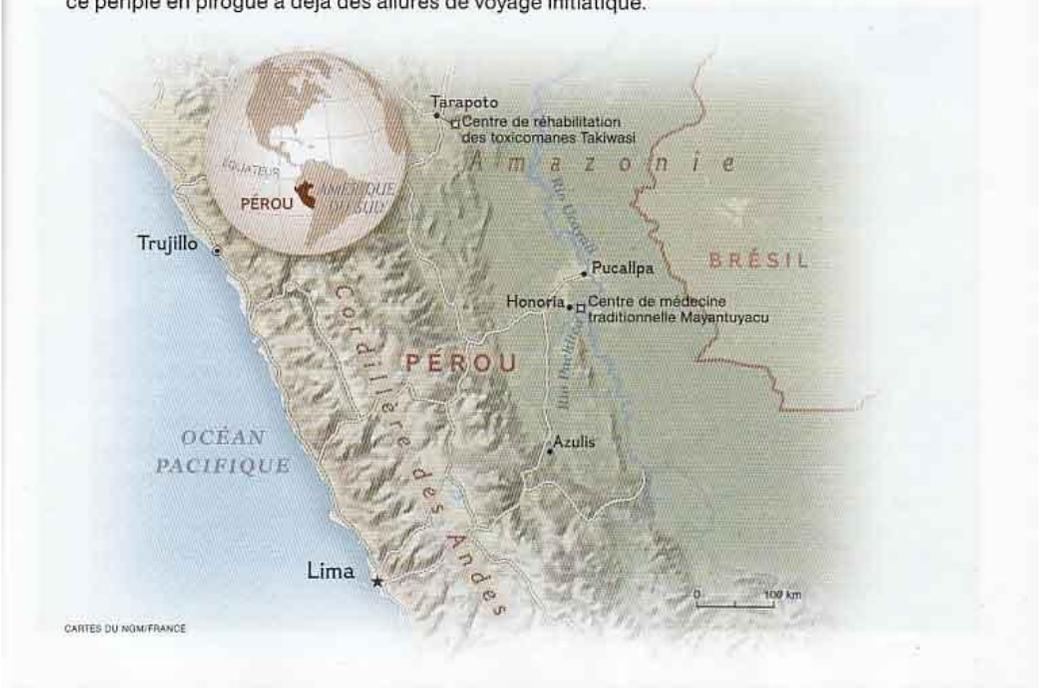
Né dans une famille de guérisseurs, Juan Flores a débuté sa formation chamanique dès ses 10 ans. Celle-ci implique un régime alimentaire strict (sel, sucre, viande rouge, graisses animales, sont proscrits) et des interdits comportementaux (ni alcool ni drogue ni sexe) lors de diètes où sont ingérées des décoctions de « plantes maîtresses ». L'esprit de ces dernières doit transmettre à l'apprenti ses capacités curatives au cours de rêves ou de visions, en lui enseignant un *icaro*, un chant de guérison. À 60 ans, Maestro en connaît des centaines et soigne aussi avec le tabac, les écorces, les parfums naturels et la controversée ayahuasca (*Banisteriopsis caapi*), une liane géante au pouvoir hallucinogène.

Pour les Ashaninka, la bonne santé réside dans l'harmonie entre l'individu et son environnement, la maladie étant provoquée par un



UNE IMPRESSION DE BOUT DU MONDE

Sur le rio Pachitea, en route pour Mayantuyacu, le centre de médecine traditionnelle du chaman Juan Flores Salazar. Pour ses patients et disciples, ce périple en pirogue a déjà des allures de voyage initiatique.



« L'action de l'esprit sur les symptômes du corps est majeur. Quand les gens sont persuadés que le traitement est efficace, ça marche. »

déséquilibre, une transgression ou des esprits malfaisants. Leur médecine vise donc à rétablir l'équilibre du patient avec l'aide de bons esprits : « Les plantes peuvent soigner toutes les maladies, mais la guérison n'intervient qu'à travers la propre volonté du patient », affirme sans ambages le chaman.

Si la pharmacopée occidentale repose elle aussi sur de nombreuses molécules issues de plantes, celles-ci ont toutes été testées et vérifiées, rappelle le Dr Thomas Bachelot, oncologue au Centre Léon-Bérard de Lyon : « Tous nos traitements anticancéreux ont été validés par des études prospectives. Les discours sur les médecines alternatives sont attirants, mais il n'y a pas de preuve scientifique que ça marche. Les patients prennent parfois plus de risques à aller là-bas et finissent souvent par revenir nous voir. »

Quant à l'adhésion du malade aux croyances du guérisseur, le Dr Thomas Bachelot nuance : « L'action de l'esprit sur les symptômes du corps est majeur. Quand les gens sont persuadés que le traitement est efficace, ça marche. Par exemple, l'homéopathie est efficace contre les effets secondaires de la chimiothérapie (migraines, bouffées de chaleur). Mais, du point de vue de la médecine occidentale, c'est un effet placebo. Et on n'a jamais soigné de cancer par l'homéopathie ni par le bien-être moral. »

Avec onze tumeurs dévorant son sein, Valérie, une Française de 46 ans, est venue à Mayantuyacu à l'automne 2011, car elle refusait l'ablation, la chimio et la radiothérapie proposées par ses médecins. « Au bout de deux mois et demi passés au centre, les tumeurs étaient parties, affirme-t-elle. Ce qui a été confirmé par échographie, IRM et analyses de sang. » Cette guérison n'a toutefois été que temporaire : un mois après son retour en France, « une nouvelle tumeur est apparue. Je suis donc revenue ici pour en finir avec elle », raconte cette psychologue.

En ce mois de mai 2012, Juan Flores appose la résine d'un arbre sur le sein et le dos de Valérie, puis souffle des bouffées de tabac dessus. La patiente boit aussi une décoction de plantes et participe aux cérémonies d'ayahuasca : « C'est un vrai soin, dit-elle. Un jour, j'ai perçu comme une main venant délicatement couper les vaisseaux sanguins alimentant la tumeur. Le lendemain, je sentais qu'elle avait diminué ; c'était spectaculaire. » Recontactée en France en février dernier, Valérie nous a annoncé la disparition de sa tumeur, confirmée par biopsie : « Les médecins étaient stupéfaits, mais ils ne veulent pas savoir ce qui s'est passé. »

Valérie prévient pourtant que ce traitement alternatif n'est pas une panacée : « C'est mon chemin, long et difficile, avec beaucoup de solitude et sans garantie de résultat : j'ai connu une Française qui est repartie de Mayantuyacu avec sa tumeur. » De fait, le centre Mayantuyacu n'avance aucun chiffre en ce qui concerne la guérison de pathologies lourdes comme le cancer. Les tarifs pratiqués pour les Occidentaux – qui se sont élevés à 1 800 euros par mois pour Valérie – permettraient de soigner à moindres frais, voire gratuitement, les indigents péruviens. Mais la clientèle semble essentiellement constituée d'Européens et d'Américains. Lors de notre séjour, seuls six patients étaient présents et tous étaient occidentaux.

À LA NUIT TOMBÉE, Juan Flores, ses élèves et ses patients se retrouvent dans la principale hutte, sur des matelas disposés en cercle. Le chaman ouvre une bouteille remplie d'un liquide vert foncé qu'il bénit avec du tabac avant d'en donner quelques centilitres à chacun. Au bout d'une demi-heure, temps qui correspond au début de l'ivresse des participants, il entame doucement un *icaro* adressé à l'esprit de l'ayahuasca afin que les visions soient bonnes et claires.



UN BREUVAGE HALLUCINOÏÈNE

À Mayantuyacu (ci-dessus), les élèves de Juan Flores Salazar broient des lianes d'ayahuasca (*Banisteriopsis caapi*). Leurs fibres seront ensuite mélangées à des feuilles de chacruna (*Psychotria viridis*) et bouillies pendant plusieurs jours.



Plongées dans le monde des esprits, où télépathie et visions d'êtres surnaturels sont choses communes, certaines personnes restent immobiles tandis que d'autres se tordent, pleurent ou éructent. Peurs et peines sont évacuées en vomissant. Débutée à 21 heures, la séance s'achève vers 2 heures du matin. Tous déclarent se sentir heureux et apaisés. Pas étonnant lorsque l'on sait que l'ayahuasca accroît la production de sérotonine, l'hormone régulant humeur et émotions. De plus, le régime alimentaire recommandé, similaire à celui des diètes, est composé de plantain et de poisson, deux aliments riches en tryptophane, l'acide aminé permettant de synthétiser la sérotonine.

Si sa pratique est aux antipodes de la médecine occidentale, Juan Flores respecte celle-ci et la prend en compte, une approche que symbolise son mariage avec Sandra, métisse et infirmière de formation. « Je travaille avec les médecines asháninka et occidentale, souligne le chaman. Quand le cas est très grave, je veux d'abord consulter le diagnostic et j'interviens sur ce que les médecins n'ont pas pu guérir. »

Modeste, Juan Flores se voit comme un élève qui ne cesse d'apprendre auprès des plantes et des chercheurs occidentaux : « J'ai toujours voulu échanger avec des scientifiques. Les plantes et leurs pouvoirs appartiennent au monde entier. » En novembre 2011, Scott Franzblau, directeur de l'Institut de recherche sur la tuberculose de l'université de l'Illinois, est venu lui demander conseil face à cette maladie causant environ 1,5 million de morts par an dans le monde. Il est reparti avec trois plantes qu'il teste sur des souris. Le chaman garde un souvenir très positif de ce « vrai échange interculturel. Chacun garde ses méthodes, mais nous communiquons. S'il veut survivre, le chamanisme doit s'allier à la science : pour protéger des connaissances anciennes menacées, mais aussi pour que la science s'ouvre au chamanisme ».

APRÈS ÊTRE RETOURNÉS À LIMA, nous nous envolons pour Tarapoto, dans la région de San Martín, première zone mondiale de production de coca jusqu'à la fin des années 1990. Depuis



UN DIALOGUE AVEC LA SCIENCE MODERNE

Depuis 2005, grâce aux connaissances botaniques des guérisseurs, les scientifiques péruviens de l'université Cayetano Heredia et français de l'Institut de recherche pour le développement (IRD) cherchent des moyens de lutter contre la leishmaniose (parasite causant 60 000 morts par an dans le monde) et la tuberculose au Laboratoire ando-amazonien de la chimie du vivant, à Lima.

Les ethnopharmacologues Geneviève Bourdy et Céline Valadeau ont passé plusieurs années dans des communautés yanésha et répertorié les usages de 300 plantes médicinales dans un livre et un DVD. Des remèdes déposés comme propriété intellectuelle des Yanésha pour les protéger de la biopiraterie, précise l'un des directeurs de recherche, Michel Sauvain : « C'est aussi une



Le chercheur français Mohammed Haddad apprend l'usage des plantes locales auprès de Santos, un botaniste péruvien. Contrairement à un chaman, ce guérisseur ne prétend pas être en contact avec l'au-delà.

manière de fixer ces connaissances menacées par l'acculturation. » En échange, les chercheurs rapportent des plantes en laboratoire : une fois broyées, leurs principes actifs en sont extraits, isolés, puis testés sur des souris. Une molécule efficace contre la leishmaniose a pu être brevetée. « Nous cherchons un partenaire pour fabriquer le médicament, mais il s'agit de "maladies négligées". L'industrie pharmaceutique ne s'y intéresse pas, car ce n'est pas rentable », déplore le Dr Sauvain. Seul espoir : le secteur vétérinaire car la leishmaniose touche aussi les chiens. Seul l'amour d'Occidentaux pour leurs bêtes permettra peut-être de soigner des Indiens indigents ? « C'est terrible, mais c'est la réalité », avoue le chercheur.

L'autre axe de recherche concerne les cancers du foie et de l'estomac, de plus en plus répandus au Pérou. L'IRD revendique « une approche originale » en s'attaquant aux causes respectives de ces

maladies : l'hépatite et l'ulcère. « L'idée est d'utiliser des remèdes traditionnels contre les jaunisses hépatiques et les ulcères pour prévenir le développement des cancers », rapporte Michel Sauvain.

Chimiste des substances naturelles à l'IRD, le Dr Mohammed Haddad recherche une soixantaine de plantes que la pharmacopée yanesha juge efficaces contre les troubles du système digestif. Nous l'accompagnons dans sa quête. Il nous faudra plus de trente-six heures, et une traversée de la cordillère des Andes, pour parcourir les 400 km qui séparent Lima de la Selva Central, vaste zone montagneuse au climat tropical. Alors que la piste serpente au pied de sommets verdoyants nimbés de nuages, le Dr Haddad s'exclame : « Quand on passe au milieu de toute cette biodiversité, on se dit qu'il y a peut-être UNE plante qui renferme LA molécule miracle. C'est à la fois hypermotivant et très frustrant car il faudra des années pour étudier cette immensité. »



Dans le village d'Azulia, des Yanesha dansent au son des flûtes de pan, formant des silhouettes fantomatiques. Le jus de tabac hallucinogène constitue la base de la médecine de ces Indiens.

Isolé huit jours dans une cabane au milieu de la forêt, le patient boit des décoctions adaptées à son profil.

vingt ans, le centre Takiwasi (« la maison qui chante » en quechua) y accueille des toxicomanes avec une approche alliant médecine amazonienne et psychothérapie. Jaime Torres, psychologue clinicien et directeur du centre, en résume la philosophie : « Chez les peuples premiers, la consommation de plantes sacrées psychoactives dans un cadre cérémoniel ne crée pas de dépendance. Mais, si on les consomme en dehors de tout rituel, il y a trahison de l'esprit de la plante qui se retourne alors contre l'utilisateur. La dépendance peut être vue comme une possession et le traitement comme un exorcisme. » Si cette affirmation peut surprendre de la part d'un diplômé en psychologie, Torres dit constater les bienfaits des soins traditionnels : « Les méthodes du guérisseur préparent bien les patients aux actions des psychologues. Mais il n'y a pas d'approche supérieure à une autre. Chacun intervient avec ses outils. »

À l'origine de ce traitement, le Dr Jacques Mabit, arrivé au Pérou en 1980 avec Médecins sans frontières. Nommé à la tête d'un petit hôpital andin, il constate de nombreuses guérisons par des chamans : « L'explication n'a pas de cohérence pour un Occidental. En essayant de comprendre, j'ai franchi la limite de la médecine moderne, la sacro-sainte objectivité. » Ce Rubicon détermine toute sa carrière : initié au chamanisme, il fonde Takiwasi en 1992 avec des fonds de l'Union européenne et de l'ONU.

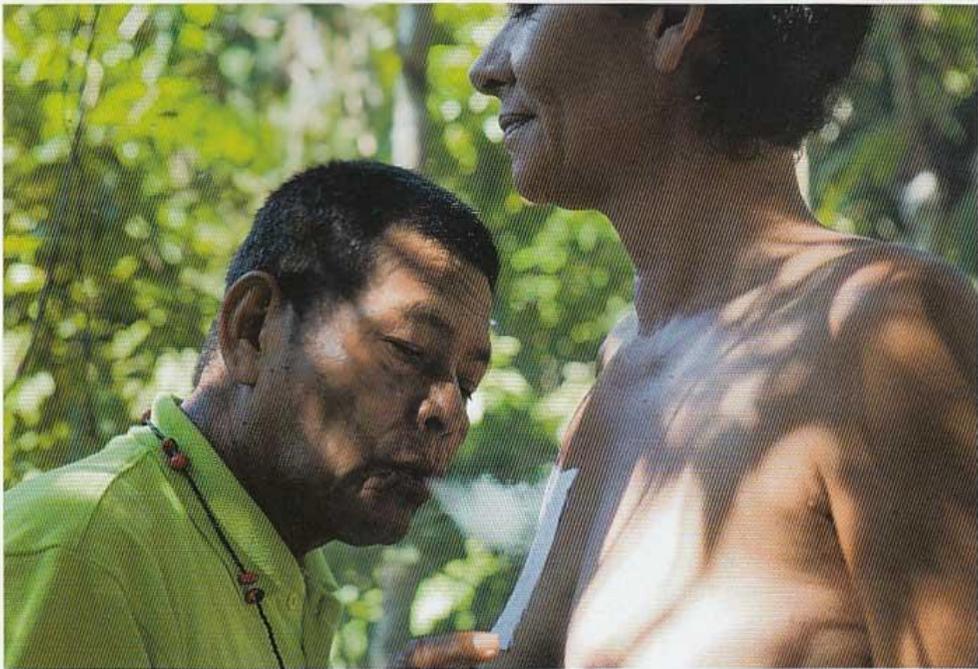
Le traitement, qui dure entre neuf et douze mois, est facturé environ 900 euros par mois. Grâce aux revenus tirés de ses activités annexes (séminaires, conférences, vente de produits naturels...), le centre prend en charge les Péruviens les plus défavorisés. La première phase de la cure consiste en une désintoxication physique grâce à des plantes vomitives. « Dès le lendemain, je me suis senti bien et je n'ai plus eu envie de consommer de drogue, affirme José,

cocaïnomanes de 36 ans soigné au centre depuis un mois et demi. Je deviens plus ouvert grâce à ce travail avec les plantes et l'ayahuasca. »

En entraînant une expansion de la conscience, l'ayahuasca permettrait d'accéder à des informations enfouies dans la psyché, ensuite intégrées au processus psychothérapeutique lors d'entretiens avec les soignants. À partir du troisième mois commencent les diètes : isolé huit jours dans une cabane au milieu de la forêt, le patient boit des décoctions adaptées à son profil. « Chaque plante maîtrise une fonction thérapeutique spécifique, explique Jaime Torres. À un patient craintif, on va donner une plante qui procure une sensation de froid correspondant à la timidité qu'il faut chasser du corps. »

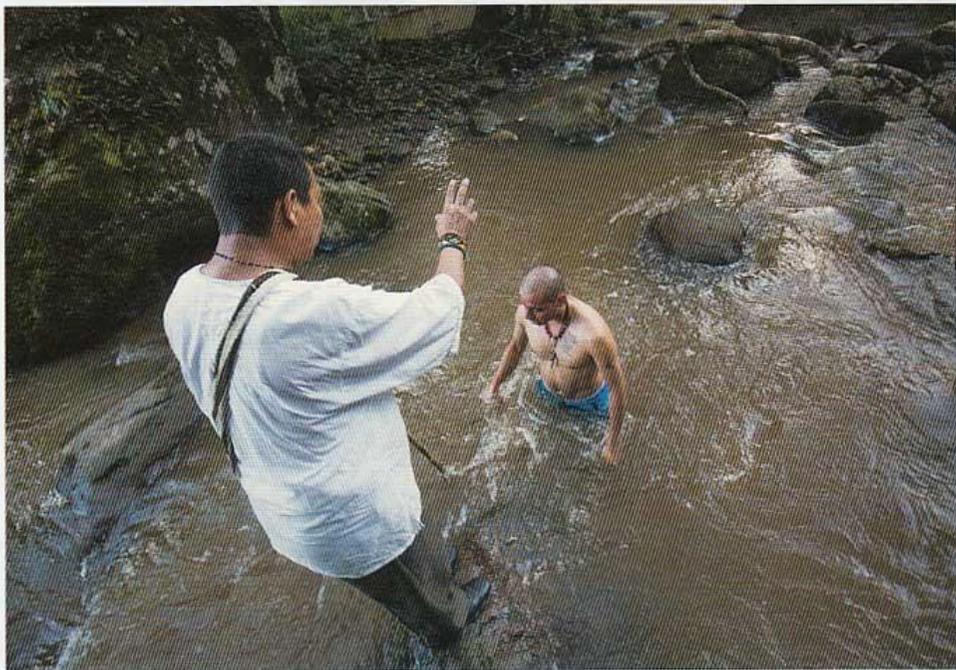
Au Pérou, où l'usage traditionnel de l'ayahuasca est reconnu comme patrimoine culturel national, la Devida (la commission nationale de lutte contre les drogues) a décerné deux prix à Takiwasi. Et un protocole d'évaluation externe a récemment été mis en place par le Dr Brian Rush, addictologue de l'université de Toronto.

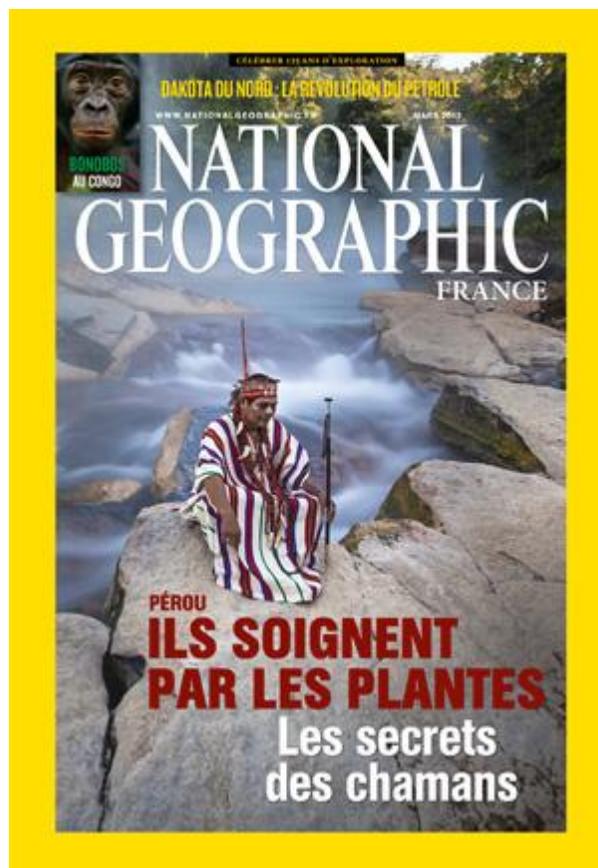
Au pays de Descartes, se présenter comme médecin et chaman a valu au Dr Mabit une réputation sulfureuse et cinq plaintes, toutes classées sans suite. En 2005, face à l'engouement pour le néochamanisme et certaines de ses dérives sectaires, voire charlatanesques, la France est devenue le seul pays au monde à interdire l'ayahuasca, en raison d'un « potentiel d'abus avéré », selon l'Agence française de sécurité sanitaire des produits de santé. Après plusieurs décès suspects, l'ambassade de France au Pérou a également mis en garde ses ressortissants contre l'usage de cette liane qui « peut avoir des conséquences médicales graves, susceptibles d'entraîner la mort ». Tout sauf anodine, l'ayahuasca requiert prudence, même utilisé en présence d'un chaman bien intentionné. La forêt ne livre pas ses secrets au premier venu. □



LA VOGUE DU NÉOCHAMANISME

Comme Valérie, Française souffrant d'un cancer du sein, de nombreux Occidentaux viennent se soigner auprès de chamans, ici à Mayantuyacu. Ci-dessous, un des guérisseurs du centre Takiwasi pratique un rite de purification par l'eau sur un Chilien cocaïnomane.





NATIONAL GEOGRAPHIC – FRANCE

N° 162 – VOL. 28.3 *Mars 2013*

LES SECRETS DES GUÉRISSEURS

Páginas: 24-35